

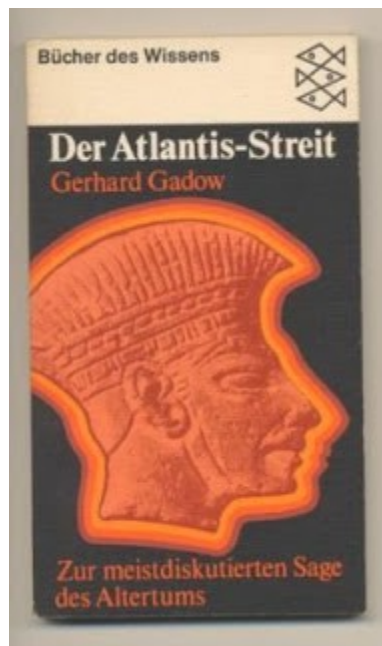


Jürgen Spanuth, son Atlantide septentrionale et les peuples de la Mer

Robert Steuckers



Quand, dans la mouvance métapolitique de la "nouvelle droite", dès la fin des années 1970, on évoquait la thèse de Jürgen Spanuth, qui situait l'Atlantide de Platon dans la mer du Nord, plus exactement dans les parties immergées de l'île allemande d'Heligoland, reste très réduit d'un territoire insulaire préhistorique, protohistorique et même médiéval, nous étions très sceptiques : nous prenions cette thèse pour une fantaisie nordiciste reposant certes sur des indices archéologiques incontestables mais trop ténus pour étayer toute certitude historique. Depuis lors, l'archéologie de la protohistoire a fait des progrès extraordinaires : le passé préhistorique de la mer du Nord, dont le fond n'a été submergé qu'entre 10.000 et 8000 avant l'ère chrétienne, est désormais mieux connu depuis l'apparition de forêts pétrifiées au large du Pays de Galles ou de la Charente ; la route de l'ambre qui amenait des pionniers du commerce de longue distance depuis les régions baltiques vers la Méditerranée a également été l'objet d'investigations archéologiques plus précises ; les bouleversements de l'année 1177 avant l'ère chrétienne qui ont chamboulé totalement les civilisations de la Méditerranée orientale et du Levant sont désormais mieux connus qu'à l'époque où, pour faire connaître ses thèses au grand public, Spanuth n'avait pas hésité à utiliser une terminologie contestable, frisant le sensationnel, terminologie qui avait d'ailleurs suscité notre propre scepticisme.



Personnellement, ce scepticisme avait été ébranlé très tôt, par la découverte d'un petit livre allemand dans la magnifique librairie du Passage 44 à Bruxelles, un ouvrage dû à la plume de Gerhard Gadow, *Der Atlantis-Streit – Zur meistdiskutierte Sage des Altertums* (= La querelle de l'Atlantide – A propos du récit le plus discuté de l'antiquité). Gadow rappelait, comme Spanuth, les différentes hypothèses formulées au fil du temps sur l'Atlantide depuis le *Critias* et le *Timée* de Platon, qui faisait remonter le récit à Solon, le législateur athénien, qui l'aurait ramené d'un voyage en Egypte. Le récit égyptien évoquait un puissant royaume au-delà des colonnes d'Hercule, composé d'une île principale et de littoraux en face de celle-ci. Ce royaume jouxtait l'Italie, avait pris pied en Libye (Cyrénaïque) et avait conçu le projet de soumettre l'ensemble de la Méditerranée : les armées d'Athènes et d'Egypte avaient vaincu ces envahisseurs. D'autres sources antiques évoquent l'Atlantide : Hérodote, plusieurs décennies avant Platon ; Elien (Claudius Aelianus), historien romain du 3^{ème} siècle avant l'ère chrétienne, écrivant principalement en grec ; Théopompe de Chios, historien et orateur grec du 4^{ème} siècle av. J.C., premier à avoir évoqué les Etrusques et la prise de Rome par les Celtes ; Posidonios d'Apamée, qui visita la Gaule une cinquantaine d'années avant la conquête par César et qui nous laisse une description précise du pays et de ses sanctuaires, confirmée aujourd'hui par l'archéologie. A l'époque contemporaine, les thèses se sont également succédé, à commencer par celle de Jean-Baptiste Bory de Saint-Vincent, officier napoléonien, qui situait l'Atlantide autour des Iles Canaries, suite à un très long voyage en 1799, avec escale à Madère et aux Canaries. Cette expédition fut l'occasion d'écrire de nombreux ouvrages de géographie, dont le premier date de 1803 et s'intitule [*Essais sur Les Isles Fortunées et l'Antique Atlantide ou Précis de l'Histoire générale de l'Archipel des Canaries*](#). Les hypothèses de Bory de Saint-Vincent, jugées trop éthérées par son éditeur allemand de 1804, seront prises au sérieux par le plongeur français Jean-Albert Foex (1917-1994), mais il ne parviendra pas à les étayer par l'archéologie : l'archipel, aujourd'hui espagnol, n'a été que tardivement peuplé par les Guanches, ses premiers habitants. A l'époque imaginée par Platon, l'Egypte, quant à elle, était une jungle touffue et humide, impropre à la sédentarisation des hommes. Plus tard, l'archéologue allemand Adolf Schulten, qui avait fouillé les restes du camp romain installé pour faire le siège de l'oppidum celtibère de Numance, avance l'hypothèse que l'Atlantide de Platon aurait pu être la ville andalouse antique de Tartessos, située sur la côte atlantique, au sud de la péninsule ibérique, fondée vers 1150 par

les Etrusques et détruite six cents ans plus tard par leurs rivaux carthaginois. L'archéologie -en dépit d'un préjugé très favorable à cette hypothèse parce que la cité antique, de pure identité ibérique, se situe sur l'Atlantique, au-delà des « colonnes d'Hercule »- finira par l'infirmier. Schulten demeure néanmoins le principal archéologue des sites celtibères et des guerres cantabriques, menées par Rome contre les peuples du Nord-Ouest de l'Espagne. Ensuite, l'hypothèse est émise d'une Atlantide située autour de l'île de Théra dans la mer Egée, une Atlantide qui se serait effondrée suite à l'éruption du volcan de l'île de Santorin. L'hypothèse d'une Atlantide égéenne ne tiendra pas davantage : les nouvelles techniques de datation, de plus en plus précises, l'infirmieront.



Carte ancienne montrant le rétrécissement de l'île d'Heligoland au fil des siècles

Spanuth a voulu énoncer une théorie nouvelle sur l'Atlantide, au-delà du port atlantique et ibérique de Tartessos, des Canaries et de l'Egée en évoquant une cité en mer du Nord, s'étendant à son époque de gloire autour de l'île résiduaire d'Heligoland, vestige d'un espace insulaire jadis beaucoup plus vaste, fleuron de l'Age du Bronze nordique et lié commercialement à la Méditerranée et à l'Egypte par le trafic de l'ambre, lequel aurait été l'orichalque mythique de l'Atlantide de Platon, qui est surtout, comme le souligne Geneviève Droz, un modèle pour une cité forte et harmonieuse, à restituer dans l'espace culturel hellénique de son époque.

Quelle fut, dès lors, la démarche de Spanuth (1907-1998) ? Quel fut son itinéraire intellectuel ? Né à Leoben en Carinthie, il sera favorable à l'*Anschluss* d'une Autriche désormais enclavée et privée de ses ressources alimentaires et de ses débouchés vers l'Adriatique. Ce qu'on lui reprochera jusqu'à sa mort, alors qu'il n'a pas eu d'activités politiques proprement dites. Théologien et archéologue de formation universitaire, il sera, de 1933 à 1978, le pasteur évangélique du bourg de Bordelum dans le Slesvig-Holstein, Land nord-allemand qui deviendra sa patrie d'adoption. Archéologue, il adhère à la société d'études fondée par le Baron Bolko von Richthofen, la « Gesellschaft für Vor- und Frühgeschichte », qui s'intéresse principalement à l'origine des peuples germaniques et à l'archéologie des populations préhistoriques et protohistoriques autochtones de l'Allemagne et de ses régions limitrophes. Son statut de prêtre protestant l'amène tout naturellement à lire la Bible avec grande attention, à s'intéresser au passé protohistorique et antique de la « Terre Sainte », du Levant en général, et aux influences culturelles exercées par les Philistins et les Phéniciens dans la région. Les Phéniciens procèdent, selon les historiens en général et selon Spanuth en particulier, d'une fusion entre les Philistins, peu nombreux et allochtones, et le substrat ethnique local, demeuré largement majoritaire. Les Phéniciens, selon Spanuth, auraient emprunté les techniques de navigation et l'écriture alphabétique aux Philistins, venus d'Europe et même d'Europe du Nord (Slesvig-Holstein), dans le sillage de migrations importantes et bouleversantes, qui sont repérables dans la région entre 1250 et 1170 avant l'ère chrétienne et qui changent toute la donne en Grèce, en Anatolie, au Levant et, partiellement, en Egypte.



Pour Spanuth, les bouleversements et les vagues migratoires de grande ampleur de la protohistoire de l'Europe et du Levant, sont dues à deux catastrophes naturelles majeures : la chute d'une comète au large du Slesvig-Holstein, entre l'île d'Heligoland et l'embouchure de la rivière locale, l'Eider. L'île d'Heligoland aurait été le centre d'une civilisation du bronze nordique, enrichie par le commerce de l'ambre et de l'étain. Ensuite, l'explosion du volcan de Santorin qui aurait détruit les résidus de la civilisation mycénienne. Cette double catastrophe naturelle en entraînera d'autres comme des famines et des sécheresses, empêchant le déploiement futur des cultures propres aux populations locales vivant sur les territoires innervés par la civilisation du bronze nordique et en Europe centrale, où les mines de cuivre de l'Autriche actuelle avaient permis l'éclosion d'une société protohistorique prospère (thèse reprise par Reinhard Schmoeckel).



Bon nombre de mythes antiques rappellent cette ère ponctuée de terribles catastrophes, ayant provoqué, pendant au moins huit ou neuf décennies des désordres effroyables et des migrations inattendues, notamment celles des peuples centre-européens de la culture des champs d'urnes et des populations dites « doriennes », issues de la civilisation détruite du bronze nordique. Pour le déluge provoqué, selon Spanuth, par la chute de la comète, il s'agit des mythes de Deucalion et de Pyrrha, le couple seul survivant du cataclysme qui arrive en Grèce, sur le Mont Parnasse ; les récits bibliques des plaies d'Égypte et de l'Exode des Israélites ; l'arrivée des peuples de la mer et l'installation des Philistins en Palestine (à laquelle ils donnent leur nom). Ensuite, nous avons le mythe de Phaéon chez Platon, où ce fils d'Hélios, dieu-soleil, conduit avec une épouvantable maladresse le char solaire paternel et provoque une catastrophe cosmique entraînant sa chute en face de l'embouchure du fleuve Eridanos. Allusion directe à une catastrophe cosmique dans le territoire initial des « Atlantes ». Les mythes égyptien de Sekhmet et syrien d'Anat y font également allusion, de même que l'Avesta persan et le Ragnarök germanique, sans même mentionner, pour le déluge, le très contesté récit frison de l'Oera-Linda. L'historien grec antique Hécate de Milet tentera de déchiffrer les mythes, d'en restituer la consistance historique réelle, notamment pour l'histoire du sous-continent européen, en évoquant une cité celtique (*polis keltikè*) du nom de Nyrax, que l'on situe soit au nord de Marseille soit en Carinthie (dans la province romaine du Noricum) où, à l'époque historique, se trouvait une cité du nom de Noreia.



La chute de Phaeton par P.P. Rubens

Les catastrophes de la période qui va de 1250 à 1170 avant l'ère chrétienne semblent donc attestées, tant par la mythologie que par les sciences archéologiques. Après Spanuth, l'historien contesté H. K. Horken ajoute à la catastrophe cosmique esquissée par Spanuth, l'effondrement du Doggerbank au milieu de la mer du Nord, confirmé depuis lors par les archéologues. L'archéologue britannique Paul Dunbavin, quant à lui, évoque la disparition d'une civilisation protohistorique face à l'Atlantique au Pays de Galles, hypothèse désormais étayée par la découverte d'une forêt fossile, truffée d'artefacts humains.

La chronologie antique parle, avec Solon, d'une époque datant de 9000 avant l'apex de la civilisation athénienne classique. Or les sources de Solon étaient égyptiennes, civilisation qui comptait les lunaisons et non les cycles solaires annuels : les 9000 lunaisons de Solon et de sa source égyptienne correspondraient donc à 673 années solaires environ, ce qui ramène notre Athénien à la période des grandes catastrophes de 1250 à 1170. Spanuth a rétabli cette chronologie solaire.

Les peuples de la région ravagée vont dès lors s'ébranler en direction de la Grèce et de la Méditerranée, en empruntant justement les routes de l'ambre partant des côtes de la mer du Nord et surtout de la Baltique, qui avait fait leur richesse. En arrivant en Grèce, pense Spanuth et ses fidèles, ils arrachent ce territoire à l'orientalisation qui l'affectait. La Grèce cesse alors d'être mycénienne, pensait Spanuth, car les migrants doriens ravagent le territoire et s'y installent. L'archéologie, sur ce point comme sur d'autres, ne lui a pas donné raison : cette installation se serait opérée plus tard. Les Doriens n'auraient fait que traverser la Grèce, sans exercer trop de ravages, pour marcher sur l'Égypte. Battus par le Pharaon, ils seraient revenus plus tard, sur l'espace mycénien détruit par d'autres catastrophes. Spanuth parle alors de « retour des Héraclides », thème auquel il a consacré un ouvrage qui complète et corrige ses thèses premières. Par voie de conséquence, la chute de la comète dans le nord de l'Europe est quasi contemporaine d'une autre catastrophe, survenue dans l'Égée, à savoir l'éruption du volcan de Santorin. C'est elle qui provoque la disparition de la civilisation mycénienne et son remplacement ultérieur, par les débris des Doriens ou Héraclides, repoussés par les armées du Pharaon. Cependant le choc entre l'Égypte, les peuples de la mer et les autres peuples arrivés d'Europe aurait été tel que l'empire des Pharaons en fut sérieusement ébranlé, entraînant la fuite hors d'Égypte des Israélites qui se heurteront alors aux Philistins, issus de ces mêmes peuples d'origine européenne, sur le territoire actuellement palestinien, appelé alors « Pays de Canaan ».



Carte montrant l'effondrement de la côte au Schleswig-Holstein et au Danemark, autour du bourg médiéval de Ringholt

Gerhard Gadow rappelle le début des démarches de Spanuth dans l'ouvrage qu'il lui consacre partiellement. Pendant l'été 1953, Spanuth commence à explorer les fonds de la mer du Nord, notamment le *Steingrund* (littéralement : le fond pierreux) à l'est d'Héligoland. Pendant la première guerre mondiale, un navire de guerre allemand s'était échoué sur ce fond, entraînant l'activité de plongeurs qui y découvrent des pierres taillées : Spanuth pensait qu'il s'agissait de bâtiments ou de palais représentatifs de cette civilisation du bronze nordique qu'il croyait détruite par un cataclysme cosmique. La publication des résultats de ces recherches très difficiles à parfaire enclenche une polémique entre archéologues, où Spanuth doit faire face à une opposition entêtée, rejetant ses hypothèses sans réellement les examiner. A la suite de ces débats aigres-doux, un archéologue toutefois rappelle que l'on avait aussi pris Schliemann pour un fou, alors que cet amateur a redécouvert la Troie des récits homériques.

Dans les polémiques qui le fustigeaient et voulaient le chasser des débats, l'accent est généralement mis sur sa thèse « atlantide » car ce vocable, issu du mythe platonicien, a suscité, au fil des décennies, une vague de thèses farfelues et invraisemblables, relevant du mythe moderne, de la veine utopique, de la fantasmagorie ou de la fantaisie littéraire. C'est oublier un peu vite que Spanuth est l'auteur de deux volumes bien étayés, l'un sur les Philistins, l'autre sur les Phéniciens, parus tous deux chez l'éditeur Otto Zeller d'Osnabrück, qui fut, entre bien d'autres choses, l'un des traducteurs en allemand des Védas, de l'Iliade et de l'Odyssée. Pendant la seconde guerre mondiale, le Dr. Otto Zeller, indianiste, servit d'interprète aux indépendantistes indiens présents à Berlin pour servir les forces de l'Axe : les anecdotes à ce sujet qu'il m'a racontées étaient fort plaisantes... Zeller faisait siennes les thèses de Spanuth, notamment dans un ouvrage qu'il avait publié uniquement pour les membres de sa famille, mais dont il m'offrit un exemplaire lors de ma visite à sa maison d'édition en 1985 (cf. bibliographie). Pour Zeller, les migrations successives des peuples dits « indo-européens » partent, dans la protohistoire, de la zone indiquée par Spanuth : les tribus migrantes gardaient leur nom qui se transformait selon les règles des mutations consonantiques et s'installaient parfois très loin de leur foyer initial. Zeller ne retient pas l'hypothèse de foyers fixes mais avance celle de foyers essaimés entre l'Atlantique et l'Indus, où elles marquent souvent le territoire de manière durable et laissent des traces onomastiques. Il pose ainsi l'hypothèse que les Frisons, proches du foyer héligolandais de Spanuth, ont essaimé, d'une façon par ailleurs décrite par Oswald Spengler, notamment dans le bassin parisien (les « Parisii ») et en Angleterre (d'autres « Parisii ») voire jusqu'aux rivages de la Caspienne et en Perse où les clans dominants auraient été de souche frisonne, proche ou lointaine.



Spanuth est donc essentiellement, pour la communauté scientifique, non le théoricien d'une Atlantide héligolandaise, car on considère sa thèse comme une fantaisie personnelle, comme une sollicitation outrancière des faits archéologiques, mais l'archéologue qui a exploré les mondes philistin et phénicien. Pour Spanuth, l'invasion des peuples de la mer, dont les Philistins, a été dûment planifiée puisqu'elle s'attaque à l'Egypte de Ramses III par trois côtés à la fois : par l'Ouest libyen, par l'Est, le Sinaï, et par le Nord, le delta du Nil.



Son ouvrage sur les Philistins repose notamment sur un décryptage en règle des fresques du temple égyptien de Medinet Habou, lesquelles relatent les combats victorieux du Pharaon Ramses III contre les peuples de la mer. L'archéologie a toujours spéculé sur l'origine de ces peuples marins qui ont tenté de subjuguier l'Égypte. Les textes hiéroglyphiques de Medinet Habou disent : *« Les peuples de l'océan du Nord lointain ont ourdi un complot dans leur île. Ils conçurent le plan de s'emparer de tous les pays jusqu'aux confins extrêmes de la Terre. Aucun royaume ne résista à leurs armes. ... (tous) furent détruits en même temps. Ils édifièrent leur camp en un lieu d'Amarru (= la Palestine). (...) puis se dirent « En avant vers l'Égypte ». Ils s'étaient alliés aux Peleset, Sakars, Dennes, Sekels et Wasasa »*. Pour Spanuth, les Peleset sont les Philistins de la Bible et les Sakars et les Dennes sont vraisemblablement des tribus de ce même peuple. Les Sekels seraient originaires de Sicile ; les Wasasa de Corse. Après leur défaite face aux troupes du Pharaon, les Philistins se replient sur leurs bases de Palestine, essentiellement sur la côte méditerranéenne. Les Sakars s'installent dans le Liban actuel et les Dennes à Chypre, où ils deviendront maîtres dans l'art de travailler le cuivre, ressource majeure de l'île.



A l'Ouest, les Lebu (= Libyens), les Tyrrhéniens et les Sardana (= les Sardes ?), seront appuyés par les Wasasa de la mer et demeureront à l'ouest de l'empire des pharaons, parmi les tribus libyennes. Indubitablement, le Pharaon est vainqueur en Egypte mais, précise Spanuth, ne parvient plus à asseoir son pouvoir sur les territoires actuellement palestiniens ou libanais, alors que son prédécesseur Ramsès II les avait arrachés aux Hittites, suite à la fameuse bataille de Qadesh (-1288). Un facteur nouveau s'était imposé au Levant : les Philistins avaient bel et bien ôté à l'Egypte ses provinces levantines qui lui permettaient d'avoir un accès direct et caravanier à la Mésopotamie pour consolider durablement son commerce. Les forteresses égyptiennes de la région, édifiées après le choc de Qadesh contre les Hittites mais détruites ensuite par les catastrophes naturelles entre 1250 et 1170 avant l'ère chrétienne, n'ont jamais été reconstruites. Les terres dominées par les Philistins s'étendaient, démontre Spanuth, jusqu'à proximité immédiate du delta du Nil. L'exode hors d'Egypte des tribus hébraïques, que relate la Bible, n'a de sens, dit Spanuth, que si le pouvoir du Pharaon ne s'exerçait plus sur les terres qu'elles avaient quitté plusieurs générations auparavant. Cet exode se serait effectué en passant par l'étroite bande de terre séparant la Méditerranée du Sabkhat el Bardawil (Mer de Sibonis dans l'antiquité) au nord du Sinai, laquelle était sans intérêt et pour les Philistins et pour les Egyptiens. Au bout de cette bande de terre ingrate, les migrants hébraïques durent traverser le désert et, bien plus tard, prendre à revers, par l'intérieur, les territoires utiles et littoraux, contrôlés par les Philistins.



Les routes terrestres et maritimes empruntées par les peuples de la mer sont, pour Spanuth, celles qui reliaient dans la protohistoire l'Égypte aux rivages d'où provenait l'ambre, si prisée dans l'empire des pharaons, et l'étain des Cornouailles dans des îles Britanniques alors marquées par la culture mégalithique. Depuis les côtes méridionales de l'actuelle Angleterre, ces routes longent, sur le continent, les cours de la Seine, de la Saône et du Rhône pour se porter ensuite vers les trois grandes îles du bassin occidental de la Méditerranée. Une route maritime cabote le long des côtes atlantiques et entre en Méditerranée par Gibraltar pour aborder les Baléares et la Sardaigne. La première des routes de l'ambre remonte la Weser et le Rhin, pour suivre ensuite le Doubs, la Saône et le Rhône et se joindre à la route venue des îles Britanniques. Une deuxième route suit le cours de l'Elbe jusqu'en Bohême où elle bifurque, amenant, pour la première de ces bifurcations, les marchands d'ambre puis les peuples migrants vers l'Italie en suivant le Danube et l'Inn ; et, pour la seconde de ces bifurcations, vers le Danube jusqu'à hauteur de Belgrade où elle emprunte le cours de la Grande Morava puis descend le cours du petit fleuve grec, le Vardar, qui a son embouchure dans l'Égée aux environs de Salonique ; de là les peuples migrants ont pu se répandre en Crète, à Chypre, dans l'Anatolie hittite et le long des côtes méditerranéennes du Levant jusqu'au Sinaï. La troisième route, partant de la Baltique, suit l'Oder et rejoint la bifurcation danubienne/égéenne.



L'archéologie actuelle confirme, non pas directement les thèses de Spanuth mais toutes les hypothèses qui suggéraient un degré de culture assez élevé en Europe centrale et dans les régions plus septentrionales du Mecklembourg, de la Poméranie, des terres situées à l'embouchure de la Vistule et des côtes s'étendant de ce fleuve, aujourd'hui polonais, jusqu'aux littoraux de tous les Pays Baltes. Ainsi, dans un ouvrage largement vendu Outre-Rhin, *Die Bernsteinstrasse*, de Gisela Graichen et Alexander Hesse, nos deux auteurs reconstituent la carte géographique des relations commerciales de la protohistoire européenne, méditerranéenne et levantine, en appuyant leurs démonstrations de preuves archéologiques récentes, qui ne sont guère connues du grand public jusqu'à ce jour. Le commerce de l'ambre balte se repère en Egypte dès l'époque du pharaon Thutmosis III qui, par ailleurs, organisait des caravanes pour aller chercher du lapis-lazuli dans des régions orientales aujourd'hui afghanes. Le petit-fils et successeur de ce pharaon, Thutmosis IV épouse une princesse du Royaume Mitanni (Syrie, Nord de l'Irak), dont on ne connaît guère les composantes ethniques mais où l'on devine une présence indo-européenne, notamment chez les charistes de l'armée. La princesse apporte, dans sa dot, des bijoux faits d'ambre. Ce mariage scelle la paix entre l'Egypte de Thutmosis III, qui, vainqueur, avait consolidé la domination égyptienne sur le Levant. Cette suzeraineté égyptienne permet le développement du port de Byblos (Liban) où arrivait probablement l'ambre et d'où partait le bois de cèdre vers l'Egypte, dont les palmiers n'offraient qu'un bois de plus piètre qualité, inapte à soutenir les constructions pharaoniques.



Les objets d'ambre ne proviennent probablement pas de la voie terrestre occidentale car rien n'indique qu'il y a eu conflits armés ou relations commerciales avec les tribus libyennes vivant à l'ouest des terres du Pharaon. Dans le tombeau du jeune Toutankhamon (-1334, -1324), un grand nombre d'objets faits d'ambre baltique ont été découverts. Ils sont d'une facture telle qu'on peut affirmer qu'ils proviennent de la culture des tumuli, installée, à l'époque, dans la région baltique. L'hypothèse est de dire qu'ils ont été acheminés par étapes sur des voies terrestres de la Baltique à la Grèce, puis, de là, vers les ports du Levant et d'Egypte. Toutankhamon a donc reçu ces objets directement d'Europe du Nord ou par l'intermédiaire des villes du Levant. On émet l'hypothèse que le culte solaire, imposé par Akhenaton, époux de la belle Nefertiti, a une origine nord-européenne, car des objets de culte solaire existaient, dans cette période protohistorique, dans le Nord, comme l'attestent le magnifique char solaire découvert à Trundholm au Danemark et qui date de -1400 avant l'ère chrétienne. Graichen et Hesse écrivent : « Les idées, les représentations, les religions voyageaient sur des milliers de kilomètres, même quand on n'avait pas internet » (p. 225).

Mais l'époque des grandes catastrophes, qui ont ruiné tous les empires et royaumes du Levant, de l'Anatolie et de la Grèce, et, pour Spanuth, le royaume insulaire de la Mer du Nord centré autour de l'île d'Heligoland, a eu des répercussions en Allemagne du Nord également. Sur le territoire du Land actuel de Mecklembourg-Poméranie occidentale, les archéologues ont retrouvé les traces d'une bataille et d'un massacre de grande ampleur pour l'époque, qui a sans doute eu pour enjeu l'ambre de la Baltique. On retrouve des colliers de perles d'ambre dans les vallées glacées des cols alpins : ils sont semblables à ceux retrouvés dans les tombeaux des pharaons, des rois mycéniens et des princes de Qatna (Syrie). Les cols alpins ont donc été la voie de passage des vendeurs d'ambre en direction de l'Egypte, de la Grèce et du Levant. Outre les régions alpines, la ville de Halle en Allemagne semble avoir été un dépôt d'ambre à l'époque, de même qu'un centre d'observation astronomique, vu que l'on y a découvert le fameux disque de Nebra, première représentation cartographiée du ciel et des astres. La question que se

posent aujourd'hui les archéologues d'Europe centrale est la suivante : que s'est-il passé entre les Alpes et la Baltique, précisément sur les voies d'acheminement de l'ambre vers le Sud, qui amenait le cuivre et l'étain vers le Nord et le sel et l'ambre vers la Méditerranée ?

Le récit biblique évoque donc, vers la même époque, l'exode des Hébreux vers le Levant. Dans le Nord de l'Europe, un peuple installé dans la zone préalpine s'ébranle, avec femmes, enfants et bétail, vers le Nord, vers les régions baltiques d'où vient l'ambre. Seule l'archéologie récente peut l'affirmer, vu qu'aucune trace écrite ne mentionne cette migration, à l'époque des grandes catastrophes. Cette tribu danubienne et préalpine emporte dans ses bagages de l'étain et, en moindre quantité, de l'or. Dans la vallée de la rivière Tollense, au sud de l'actuelle ville de Greifswald, elle affronte, avec ses armes de bronze, des autochtones qui lui refusaient le passage d'un gué. Une bataille s'ensuivit dont les traces ont été retrouvées, dans la boue du lit de la rivière : des squelettes d'hommes, entre 20 et 40 ans, mutilés, aux crânes défoncés à coups de gourdin, aux colonnes vertébrales broyées, nourris, avant leur mort tragique, de millet provenant des contreforts alpins. Questions : pourquoi cet affrontement, pour quel enjeu ? Pourquoi les cadavres des migrants danubiens vaincus n'ont-ils pas été enterrés ni leurs trésors complètement pillés ? Cette tribu massacrée, en errance, a-t-elle quitté son territoire d'origine suite à une dégradation générale du climat ? Et quelle est la cause de ce changement climatique ? La chute de la météorite dans la Mer du Nord et l'éruption du volcan de Santorin, comme le pense Spanuth ? Ou voulait-elle s'emparer des littoraux d'où venait l'ambre pour ne pas avoir à payer tribut à des intermédiaires et monopoliser à son seul profit ce commerce florissant avec l'Egypte ?





Bataille de la Tollense: crâne fracassé et armes découvertes sur le site.

Le 17 mars 1991, le musée de Neustrelitz apprend qu'une découverte tout aussi sensationnelle vient d'être faite dans un champ près de la ville : dans une urne de céramique de grande dimension mise à jour par des riverains, on trouve 700 objets de bronze, 180 perles de verre et 20 perles d'ambre de la Baltique. Les perles de verre sont d'origine égyptienne ou proviennent des rives des grands lacs suisses. Les archéologues pensent que l'enfouissement de ce trésor constitue une offrande aux dieux, peut-être pour les apaiser suite aux catastrophes et aux changements climatiques, afin d'être à l'unisson avec le numineux, par une *unio magica*. Mais outre cette dimension religieuse, la découverte de Neustrelitz prouve désormais bel et bien que l'Europe centrale et septentrionale n'était pas une région arriérée et désolée, repliée sur elle-même mais était en contact avec la Méditerranée, l'Égypte et, partant, le Levant, la Mésopotamie et sans doute les terres afghanes qui

fournissaient de l'étain et du lapis-lazuli, ce qui pourrait corroborer l'hypothèse de Zeller que des fragments de tribus, des cadets de famille s'établissaient le long des routes commerciales, jusqu'en Inde sur tout le territoire plus ou moins indo-européanisé entre l'Europe et l'Inde ou le Sinkiang.



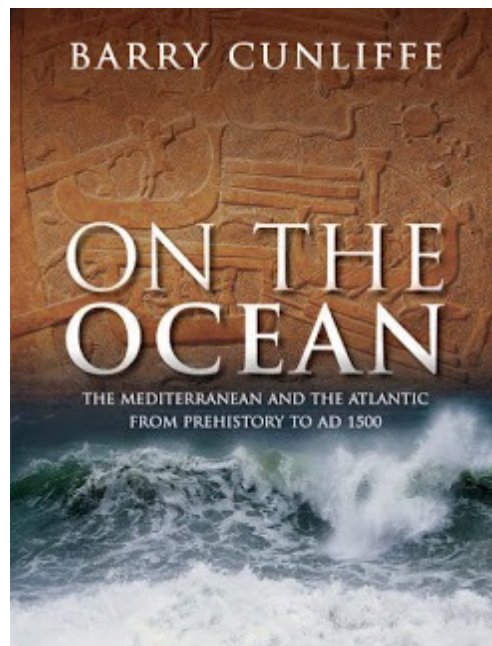
Objets découverts sur le site de la bataille de la Tollense

En avril 2011, près de Diepholz en Basse-Saxe, un archéologue découvre des objets de bronze, faits de matériaux venus d'Europe balkanique, et des artefacts d'un or en provenance d'Asie centrale. Cette région allemande, plus proche de la Mer du Nord que de la Baltique, était donc en relations commerciales avec des contrées très lointaines à l'Age du Bronze. La manière dont cet or avait été traité indique un savoir-faire très avancé, qu'on ne soupçonnait pas jusqu'ici, dans nos régions. L'Europe centrale et septentrionale était donc branchée sur le monde extérieur par des voies commerciales qui fonctionnaient dans les deux sens, avec des sites-étapes probablement équidistants, le long de *lay lines*, sans que les destinataires, aux extrémités, ne se rencontrent jamais.



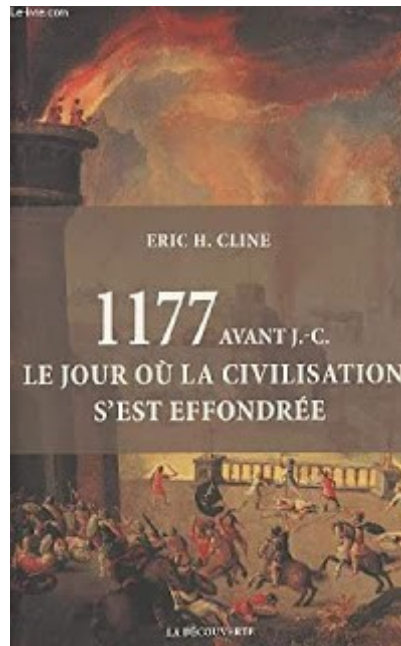
Or découvert à Diepholz.

En 1994, l'ethnologue Hans-Peter Duerr, spécialiste des religions autochtones sud-américaines et chamaniques, mais spécialiste aussi des traditions rurales de Frise septentrionale (et donc du Schleswig-Holstein), explore, à proximité d'Heligoland, les eaux qui ont englouti le bourg médiéval de Rungholt dans la Wattenmeer, peu profonde, laissant parfois des plages de plus de 5 km de long à marée basse. Il y découvre des objets en provenance des régions méditerranéennes. Ces découvertes amènent les archéologues à s'interroger sur les voies maritimes de l'Age du Bronze entre ce Schleswig-Holstein et les Iles Britanniques, où se trouvent les mines d'étain des Cornouailles. Ils estiment d'ores et déjà qu'une navigation au moins élémentaire se rendait des côtes de cette région nord-frisonne vers l'île d'Heligoland d'où on extrayait le silex rouge. Par ailleurs, ils estiment aussi qu'une navigation fluviale existait, de même qu'un cabotage sur le pourtour de la Mer du Nord. Les forêts, assez denses, étaient traversées par des chemins praticables, avec passages de bois dans les sites marécageux et renforcements divers à l'aide de madriers. Les hypothèses lancées en 1994 par Duerr permettent aujourd'hui d'avoir une image plus claire sur la préhistoire et la protohistoire de cette région et de lancer de nouvelles recherches sur la Mer du Nord à l'Age du Bronze, qui corroboreront peut-être quelques-unes des thèses de Spanuth.



Pour la navigation préhistorique ou protohistorique, plus plausible aujourd'hui qu'elle ne l'était il y a soixante ou cinquante ans quand Spanuth a entamé ses recherches, on se réfèrera, du moins pour la Manche, les côtes septentrionales et méridionales de l'Armorique et la péninsule ibérique, aux thèses remarquables de l'archéologue britannique Barry Cunliffe qui évoque notamment une navigation océanique/atlantique pour le transport des métaux (or, étain, cuivre), qui aurait commencé dès le cinquième millénaire avant l'ère chrétienne. Si une telle navigation pouvait exister sur les eaux tumultueuses de l'Atlantique, le passage d'embarcations, même rudimentaires, devait être plus facile dans la Mer du Nord, pour accéder au cuivre et à l'étain des Iles Britanniques, amenés, sans doute, par voie fluviale vers les centres préalpins du commerce protohistorique avec le bassin oriental de la Méditerranée. Heligoland, face à l'embouchure de l'Elbe, a pu dès lors jouer un rôle clef et servir de dépôt insulaire, et donc plus sûr, à des richesses en provenance de la frange atlantique, d'une part, et des Balkans, tremplins vers l'Egypte et le Levant, d'autre part. Rappelons aussi que les gravures rupestres protohistoriques de la Scandinavie présentent de nombreux dessins d'embarcations de longueurs diverses.

Revenons en Egypte et au Levant. Après la défaite des Philistins en Egypte et l'exode des Hébreux, ces deux peuples vivent en voisins pendant un siècle ou deux sans se heurter. Les Philistins maîtrisent les techniques navales, équestres et architecturales que les Hébreux de l'époque ne possédaient pas. Et leur transmettront vraisemblablement leur alphabet, dérivé d'un système d'écriture européen. Les Philistins ont donc joué un rôle civilisateur indéniable au Levant. Spanuth précisera ce rôle dans son ouvrage sur les Phéniciens. Ceux-ci maîtriseront finalement une bonne part de la Méditerranée, fonderont Carthage et plusieurs comptoirs en Hispanie préromaine, avant de succomber aux assauts répétés des peuples sémitiques de l'arrière-pays du Levant.



Mais c'est là une autre histoire, celle de la reconstruction du monde européen et méditerranéen après les catastrophes survenues entre -1250 et -1177 avant l'ère chrétienne. Cette catastrophe, qui est une césure dont nous ne saisissons pas trop bien l'ampleur, est étudiée par le professeur américain Eric H. Cline, qui évoque aussi un réseau protohistorique de commerce international euro-méditerranéen et eurasiatique, fonctionnant sans trop de heurts et certainement stabilisé après la victoire de Ramsès II à Qadesh contre les Hittites. Ce réseau s'est effondré subitement, entre autres motifs à cause des coups portés par les « peuples de la mer » et la tâche de l'archéologie est d'expliquer les raisons de cet effondrement. Spanuth n'a pas voulu faire autre chose. L'avenir nous donnera certainement des explications plus précises sur cette tragédie du monde pré-antique.

Robert Steuckers,
Forest-Flotzenberg, février-avril 2020.

Bibliographie et blogographie :

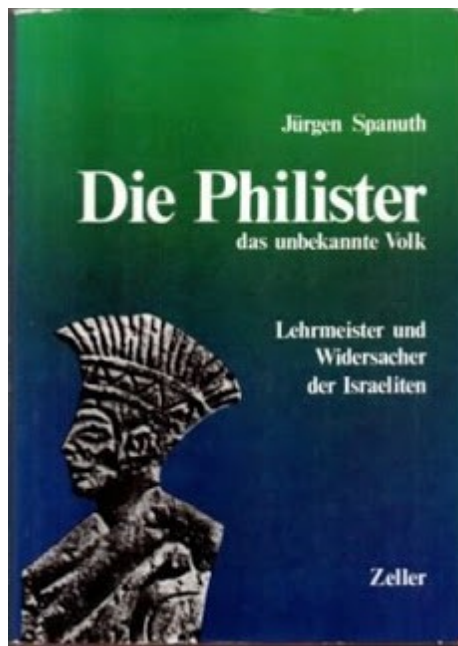
Eric H. Cline, *1177 B.C. – The Year Civilization Collapsed*, Princeton University Press, 2014.

Eric H. Cline, <https://www.youtube.com/watch?v=bRcu-ysocX4&t=1907s>

Barry Cunliffe, *Facing the Ocean – The Atlantic and its Peoples*, Oxford University Press, 2001-2004.

Barry Cunliffe, *Océano – Una historia de conectividad entre el Mediterráneo y el Atlántico desde la prehistoria al siglo XVI*, Desperta Ferro, Madrid, 2019.

Geneviève Droz, *Les mythes platoniciens*, Seuil-Points, Paris, 1992 (Cet ouvrage reproduit les textes de Platon, relatifs au mythe de l'Atlantide, extraits du *Cratée* et du *Timée*).



Gerhard Gadow, *Der Atlantis-Streit – Zur meistdiskutierte Sage des Altertums*, Fischer, Frankfurt am Main, 1973.

Gisela Graichen / Alexander Hesse, *Die Bernsteinstrasse – Verborgene Handelswege zwischen Ostsee und Nil*, Rowohlt, Reinbeck bei Hamburg, 2012.

Harald Haarmann, *Das Rätsel der Donauzivilisation – Die Entdeckung der ältesten Hochkultur Europas*, Beck, München, 2011.

Herodotus, *Histories*, Wordsworth Classics, 1996.

Othniel Margalith, *The Sea People in the Bible*, Otto Harrassowitz Verlag, Wiesbaden, 1994.

Ulderico Nistico, *Il ritorno degli Eraclidi e la tradizione dorica spartana*, Ed. di Ar, Padova, 1978.

N. K. Sandars, *De Zeevolken – Egypte en Voor-Azië bedreigd – 1250-1150 v. C.*, Fibula/Van Dieshoeck, Haarlem, 1980.

Reinhard Schmoeckel, *Die Indo-europäer – Aufbruch aus der Vorgeschichte*, Lindenbaum Verlag, Beltheim-Schnellbach, 2012.

Jürgen Spanuth, *Die Philister – Das unbekannte Volk – Lehrmeister und Widersacher der Israeliten*, Otto Zeller Verlag, Osnabrück, 1980.

Jürgen Spanuth, *Die Phönizier – Ein Nordmeervolk im Lebanon*, Zeller Verlag, Osnabrück, 1985.

Jürgen Spanuth, *Die Rückkehr der Herakliden – Das Erbe der Atlanter - Der Norden als Ursprung der griechischen Kultur*, Grabert, Tübingen, 1989.

Jürgen Spanuth, *Le secret de l'Atlantide – L'empire englouti de la mer du Nord*, Editions d'Heligoland, 2011.

Paul Vaute, *Mer du Nord : les invasions toujours recommencées*, <https://lepassebelge.blog>, 7 septembre 2019.

Otto Zeller, *Der Ursprung der Buchstabenschrift und das Runenalphabet*, Biblio Verlag, Osnabrück, 1977.

Otto Zeller, *Am Nabel und im Auftrag der Geschichte*, Biblio Verlag, Osnabrück, 1985.